Compte rendu, Opéra. Liège. Opéra Royal de Wallonie, le 19 octobre 2014. Jules Massenet : Manon. Annick Massis, Alessandro Liberatore, Pierre Doyen, Roger Joakim. Patrick Davin, direction musicale. Stefano Mazzonis di Pralafera, mise en scène



Quatre ans après sa prise de rôle à l'Opéra de Rome, il était temps pour **Annick Massis** de se frotter une nouvelle fois à l'héroïne née sous la plume de l'abbé Prévost et mise en musique par Massenet. Des retrouvailles entre une chanteuse et un personnage, comme une rencontre enfin aboutie, dont le concert du mois d'avril Salle Favart nous avait déjà donné un avant-goût des plus prometteurs. Force est de constater que l'écriture du rôle convient idéalement à la maturité vocal acquise par la soprano française depuis plusieurs années, dont on ne cesse d'admirer l'évolution, toute en sagesse et en lent mûrissement, comme un grand vin dont le bouquet s'enrichit au fil du temps. Ainsi que sa Juliette dans la maison liégeoise nous le faisait déjà écrire

voilà près d'un an, l'instrument d'Annick Massis a gagné en ampleur comme en richesse, affirmant un médium désormais parfaitement assis et un grave sonore dans un poitrinage réalisé avec beaucoup d'art, **Annick Massis marche sur tous les chemins** sans pour autant perdre l'insolence et l'éclat de son registre aigu, osant toujours de spectaculaires contre-rés qui médusent l'assistance et déchaînent ses ovations par leur puissance et leur impact dans la salle.

Annick Massis marche sur tous les chemins

A l'instar de l'héroïne de Shakespeare et Gounod, l'évolution du personnage apparaît de façon parfaitement lisible dans son jeu scénique et ses inflexions vocales, l'adolescente naïve du début de l'œuvre faisant place peu à peu à une femme sûre de ses charmes et habile dans leur usage sur la gent masculine.

Plus encore qu'une « petite table » poignante et un « Cours-la-Reine » éblouissant, on retient surtout une scène de Saint-Sulpice débordante de sensualité et de tendresse, ciselée dans ses nuances comme jamais, dans un intense moment d'émotion.

On comprend mal en revanche la nécessité des costumes à enlaidir l'héroïne, la ravalant tout au long de la représentation au rang d'une vulgaire pute de luxe, affublée qu'elle est d'une affreuse perruque blonde contre laquelle se bat constamment l'interprète, un comble pour une chanteuse naturellement dotée d'élégance et de prestance !

A ses côtés, on découvre le jeune ténor italien Alessandro Liberatore, tout entier dans son premier Des Grieux, qu'il sert avec fougue et sincérité. Sa prestation démontre un travail sur la langue française, mais le style propre à cette déclamation et à cette musique mériterait d'être davantage approfondi, la nature profondément transalpine de sa voix transparaissant souvent, malgré un bel effort de nuances en voix mixte dans le Rêve. L'aigu demeure parfois un rien serré et fragile, la projection modeste du chanteur se réduisant alors dans le registre supérieur, rendant ainsi le combat inégal contre l'orchestre. Un talent à suivre, qu'on retrouvera bientôt dans le Nabucco nancéen, où il tiendra le rôle d'Ismaele.

Formidable Lescaut, Pierre Doyen confirme cet après-midi encore les qualités qu'on suit chez lui depuis un moment. Beauté du timbre, puissance de la voix, solidité de la technique, aisance de l'aigu, précision de la diction et intelligence scénique, voilà un carton plein qu'on est heureux, une fois de plus, de saluer bien bas.

On apprécie également sans réserve le Comte Des Grieux de Roger Joakim, davantage baryton-basse que vraie basse, mais c'est un plaisir d'entendre ce rôle chanté haut et clair, avec noblesse et bonté, loin de l'autorité charbonneuse des voix fatiguées souvent distribuées ici. On est sincèrement émus par un « Epouse quelque brave fille » à la ligne de chant si tendrement déroulée que l'amour paternel contenu dans cet air en devient pleinement sensible.

Excellents, le Guillot insidieux de Papuna Tchuradze et le Brétigny imposant de Patrick Delcour, ainsi que le trio d'élégantes formé par Sandra Pastrana, Sabine Conzen et Alexise Yerna.

Tous évoluent dans la mise en scène imaginée par Stefano Mazzonis di Pralafera. Le maître des lieux à conçu sa scénographie comme le grand livre de la vie de Manon, que la

jeune femme feuillette avant de mourir. Les pages se tournent ainsi au fil des actes, idée d'une belle poésie mais dont la réalisation s'avère souvent poussive et la mise en place, à grand renfort de techniciens visibles du public, laborieuse. Si les décors évoquent clairement le premier quart du XXe siècle et les Années Folles – provoquant souvent un décalage avec la musique de Massenet évoquant clairement le XVIIIe siècle –, les costumes balaient allègrement trois cents ans, sans doute pour évoquer l'universalité de l'histoire de Manon Lescaut, ces télescopages créant une confusion qui laisse souvent les spectateurs extérieurs à l'action, les sentiments peinant souvent à s'installer.

A la tête des Chœurs de la maison, en bonne forme, et de l'Orchestre de l'Opéra Royal de Wallonie, très investi dans cette partition, Patrick Davin défend avec passion ce répertoire qu'il affectionne et galvanise ses troupes tout en ménageant les solistes, notamment le rôle-titre qu'il paraît couver amoureusement. Au rideau final, triomphe mérité pour Annick Massis, qu'on retrouvera à de nombreuses reprises durant cette saison, et un beau succès pour l'œuvre de Massenet, qu'on ne se lasse pas de redécouvrir.

Liège. Opéra Royal de Wallonie, 19 octobre 2014. **Jules Massenet : Manon**. Livret de Henri Meilhac et Philippe Gille d'après *Les Aventures du Chevalier Des Grieux et Manon Lescaut* d'Antoine François Prévost. Avec Manon : Annick Massis ; Le Chevalier Des Grieux : Alessandro Liberatore ; Lescaut : Pierre Doyen ; Le Comte Des Grieux : Roger Joakim ; Guillot de Morfontaine : Papuna Tchuradze ; De Brétigny : Patrick Delcour ; Poussette : Sandra Pastrana ; Javotte : Sabine Conzen ; Rosette : Alexise Yerna. Chœurs de l'Opéra Royal de Wallonie ; Chef de chœur : Marcel Seminara. Orchestre de l'Opéra Royal de Wallonie. Direction musicale : Patrick Davin. Mise en scène : Stefano Mazzonis di Pralafera ; Décors : Jean-Guy Lecat ; Costumes : Frédéric Pineau ; Lumières : Franco Marri

Compte rendu, récital lyrique. Paris. Opéra Comique, le 9 avril 2014. décembre 2009. Récital Annick Massis et Michael Spyres. Orchestre Symphonique de Mulhouse. Emmanuel Plasson, direction musicale



Toujours prête à voler au secours de l'enfance maltraitée tout autour du globe, l'association Coline Opéra continue à mettre l'art lyrique au service d'une noble cause. Grâce à son action, un grand nombre d'opérations vitales ont déjà pu être lancées, comme l'achat de matériel médical coûteux ou encore la rénovation et l'agrandissement de la maison des enfants indigents à l'hôpital de la Chaîne de l'Espoir à Phnom Penh, au Cambodge. Un mouvement courageux qui se doit d'être soutenu pleinement, et la musique reste un vecteur privilégié pour

éveiller les cœurs comme les consciences.

Une fois encore, c'est à l'Opéra Comique que la soirée se passe, et c'est bien entendu le répertoire français qui est à l'honneur, avec un récital à deux voix, **Annick Massis**, enfin de retour dans la capitale, unissant ses accents à ceux du ténor **Michael Spyres**, déjà présent in loco dans La Muette de Portici d'Auber. La lecture du programme promet des plaisirs variés, du beau chant, et une agréable soirée.

Bel canto à la française

Commençons d'entrée par un constat que nous jugeons alarmant : le chemin qu'emprunte depuis quelques années Michael Spyres, que nous suivons depuis longtemps. Ayant commencé ses études vocales comme baryton, le chanteur américain a peu à peu gravi la tessiture pour devenir le ténor que l'on sait. De ces débuts dans une écriture plus grave, l'artiste a gardé un grave facile et une longueur de voix appréciable. Ce qui a poussé l'univers belcantiste, orphelin depuis le retrait de Chris Merritt, à voir en lui le successeur du célèbre baryténor et à lui confier tous ses emplois, indistribuables aujourd'hui. Las, plus le temps passe, plus ces rôles inhumains apparaissent malsains à long terme pour la voix de **Michael Spyres**. De brillant et coloré, l'instrument du ténor est devenu terne et lourd, comme plombé par un médium grossi, dans une construction pyramidale où la voix se rétrécit au fur et à mesure qu'elle s'élève vers l'aigu.



Les notes hautes se révélant ainsi parfois inaudibles, privées de corps comme de projection, la massivité du registre médian s'avérant impossible à porter jusqu'aux cimes. Une dégradation vocale qui nous peine sincèrement et que nous ne pouvions passer sous silence. C'est ainsi que débuter le concert par l'air d'Eléazar dans La Juive d'Halévy relève de la folie pure, la voix demeurant constamment tirée vers le bas, faisant craindre le pire à chaque aigu. Et il en est ainsi tout le long de la soirée, le paroxysme étant atteint avec le Faust de Berlioz, artificiellement grossi tout du long, sans conséquence pourtant puisque la partition ne dépasse pas le La aigu. Seul l'air « Viens, gentille dame », tiré de la Dame blanche de Boieldieu, laisse entrevoir une éclaircie dans cet avenir vocal décidément bien sombre, le centre de gravité très haut de ce morceau forçant le chanteur à un placement plus haut et bien plus fin, bannissant toute lourdeur. Et l'aigu devient miraculeusement aisé et sonore, presque mixte, comme un naturel retrouvé. Une piste à suivre, selon nous.

C'est tout le contraire avec une Annick Massis toujours fabuleusement préservée, en glorieuse forme ce soir. L'instrument sonne plus riche que jamais, emplissant le théâtre avec une facilité jubilatoire. On retrouve avec bonheur son Eudoxie dans la Juive, quelques années après son triomphe dans ce même rôle sur la scène de l'Opéra Bastille. Un rien de trac, mais une exécution qui n'a que peu de rivales aujourd'hui. L'écriture de Mathilde dans Guillaume Tell semble moins naturellement lui convenir, exigeant une largeur dans le médium et le grave qui n'est pas la sienne, mais l'artiste sait au mieux utiliser ses moyens et phrase avec beaucoup d'élégance « Sombre forêt », malheureusement amputé de son récitatif.

L’entracte passé, et toute appréhension envolée, la soprano française met la salle à ses pieds avec un air du Miroir de Thaïs proprement électrisant. Là encore, le bas de la tessiture demeure un rien discret, mais contrairement à son partenaire, elle épargne le grave pour mieux conserver son aigu. Et c’est une preuve définitive qu’elle donne à tous en concluant l’air par un contre-ré époustouflant de richesse et d’ampleur, qui déchaîne l’enthousiasme du public. Littéralement déchaînés, les spectateurs la rappellent bruyamment plusieurs fois, comme des retrouvailles attendues. Et Annick Massis clôt cette soirée avec un Manon débordante de sensualité et de magnétisme, texte ciselé et voix généreusement déployée avec la vocalité exacte du rôle, volant littéralement la vedette à son Des Grieux – l’écriture du Chevalier convenant par ailleurs plus naturellement au ténor –.

Devant la joie manifeste du public, les deux artistes reprennent la fin du duo de Guillaume Tell – la soprano n’hésitant plus à laisser sonner pleinement sa voix – et entonnent un curieux Brindisi de la Traviata, totalement incongru dans ce programme, mais très bien chanté par les deux interprètes, chacun y trouvant un emploi idéal. A la tête d’un Orchestre Symphonique de Mulhouse en bonne forme, Emmanuel Plasson met en valeur son métier et sa compréhension de ce répertoire, en digne héritier de son père.

On salue également la découverte que constitue la quatrième symphonie de Reber, dont nous est offert ici un seul mouvement, fragment qui donne pleinement envie de goûter la suite.

Une soirée déroutante, qui nous a démontré une fois de plus quelle grande artiste est Annick Massis, et qui nous a convaincu de tirer la sonnette d’alarme concernant Michael Spyres, l’interprète en vaut la peine.

Paris. Opéra Comique, 9 avril 2014. **Daniel-François-Esprit**

Auber : *La Muette de Portici*, Ouverture. **Gioacchino Rossini :** *Guillaume Tell*, « Sombre forêt ». **Jacques-Fromental Halévy :** *La Juive*, « Rachel, quand du Seigneur », « Voici longtemps la crainte et la tristesse ». **François-Adrien Boieldieu :** *La Dame blanche*, « Viens, gentille dame ». **Gioacchino Rossini :** *Guillaume Tell*, Duo Mathilde et Arnold. **Jules Massenet :** *Thaïs*, Méditation, « Dis-moi que je suis belle » ; *Werther*, « Pourquoi me réveiller ». **Hector Berlioz :** *La Damnation de Faust*, « Nature immense ». **Napoléon-Henri Reber :** *Symphonie n°4*, Premier mouvement. **Jules Massenet :** *Manon*, « Oui, c'est moi ». **Annick Massis et Michael Spyres. Orchestre Symphonique de Mulhouse. Emmanuel Plasson, direction musicale.**

Illustrations : Annick Massis (DR). Michael Spyres (DR)